

Chomo, anarchiste de l'art et maître du dérisoire

Mort en 1999, l'artiste a vécu près de 40 ans en forêt de Fontainebleau, où il a construit son village et son œuvre

Les intellectuels ont créé des frontières pour empêcher les ouvriers, les bergers, les simples, de s'exprimer», écrivait en 1978, avec une orthographe qui n'a malheureusement point cours ici, Roger Chomeaux, dit Chomo (1907-1999) dans un livre d'entretiens recueillis par Laurent Danchin (*Chomo, un pavé dans la vase intellectuelle*, éd. Jean-Claude Simoën). Le même Danchin lui consacre, avec Martine Lusardy, une exposition à la Halle Saint-Pierre, à Paris, «Chomo, le débarquement spirituel», jusqu'au 7 mars 2010. Il nous a aussi aidé à franchir une autre «frontière» – ainsi la nommait Chomo –, un fragile grillage de cage à poules qui sépare la route de l'antré que l'artiste s'était constitué dans la forêt de Fontainebleau.

En novembre, avec Danchin, nous avons cheminé dans les bois le long d'une sente feuillue. Sous une pluie battante. Mais, qu'il ait plu ou venté, ce diable de Chomo a vécu là durant près de quarante ans avec sa compagne, et ses enfants durant les vacances. Avec des visiteurs, qui sont pour beaucoup devenus, comme Laurent Danchin, des aficionados. Chomo les recevait principalement en fin de semaine.

Il passait d'abord à l'Église des pauvres, admirer des sculptures de verre et de plastique, puis dans la maison préfabriquée qu'il habitait, et où il abritait une autre part de ses sculptures, dont les œuvres parfaitement classiques qu'il avait exécutées lors de ses



L'Église des pauvres, bâtie par Chomo, aux murs constellés de bouteilles en rosaces et vitraux multicolores. DR

études à l'École des beaux-arts, ensuite au Sanctuaire des bois brûlés, avant de terminer la balade dans le Refuge, autrefois nommé le Remorqueur réfrigéré à la toiture faite de capots de voiture récupérés dans des casses, où ils dégustaient un hydromel de sa fabrication, car Chomo était aussi ap-

culteur. L'entrée du site était libre: on ne payait qu'en sortant...

Hormis le préfabriqué où il vivait, il a construit lui-même ces maisons, parfois très grandes. L'homme, plutôt du genre maigre et sec, n'était pas un colosse, mais des témoins se souviennent l'avoir vu soulever seul des troncs entiers de pins, afin de les positionner en façade pour en faire des colombages. Ce bâti de bois mis en place, il disposait dans les intervalles son fameux grillage à poules – avec lequel il a aussi réalisé l'âme de bien de ses sculptu-

res – et floquait le tout d'un enduit à lui, assez solide pour avoir jusqu'ici résisté aux intempéries. Mais il avait auparavant réservé des espaces pour les bouteilles: disposées en motifs géométriques, en rosaces, ou en figures anthropomorphes, elles amenaient par leur transparence colorée la lumière à l'intérieur. Qu'un rayon de soleil les éclaire, et notre conviction est faite: avec des moyens dérisoires, Chomo était maître dans l'art du vitrail.

Des moyens dérisoires, mais qui pouvaient faire craindre pour

son foie: toutes les allées, nombreuses, de son «village d'art pré-ludien», comme il l'avait nommé, sont bordées de bouteilles retournées et à demi enterrées, très soigneusement alignées pour maintenir la terre, le sable et l'humus. Tirées au cordeau, avec l'obsession du jardinier qu'il était aussi: existent encore quelques parcelles, parfaitement rectilignes, des potagers où poussait l'essentiel de sa subsistance.

En contrebas, un grand bassin rond, aux margelles impeccables, réalisées avec la pierre du cru, des

blocs de rocher qu'il a su disposer avec un soin qui aurait laissé pan-tois les Romains eux-mêmes. Ses enfants s'y baignaient l'été, et ses abeilles! Quelques ruches vides en haut du terrain sont la seule trace de ces bestioles qui, tout autant

«ZZZZZZ...
Mes chéries,
ne piquez pas
mon ami
Jean Camion,
ne le piquez pas,
soyez sages!»

Chomo à ses abeilles

que son art, épataient les visiteurs: Chomo leur parlait. Des photographies le montrent le visage couvert d'*Apis mellifera*. Et Jean Camion, qui fut son premier et son dernier galeriste – à vrai dire le seul –, raconte dans le catalogue de l'exposition de la Halle Saint-Pierre ce jour de rite initiatique, où, la tête plongée dans une ruche, il entendait Chomo murmurer à ses insectes: «ZZZZZZ... Mes chéries, ne piquez pas mon ami Jean Camion, ne le piquez pas, soyez sages!»

Jean-Hubert Martin s'en souvient aussi qui, présentant Chomo pour participer à sa mémorable exposition «Les magiciens de la terre», au Centre Pompidou en 1989, s'entendit répondre par l'intraitable bonhomme qu'il n'accepterait qu'à deux conditions: être le seul artiste présenté et exposer aussi ses ruches! C'est que des expositions, de son vivant, Chomo en eut, en tout et pour tout, une seule – deux, à dire vrai, avec l'hommage rendu non loin, en 1991, par Milly-la-Forêt (Essonne).

C'était en 1960, à la galerie Jean Camion, à Paris. Le jour du vernissage, 3500 personnes sont là, la rue des Beaux-Arts bloquée. André Breton y passe des heures. Dali se pâme. Picasso vient aussi. Comme Cocteau, qui se fait insulter par Chomo, et Henri Michaux, qui s'entend dire qu'il «pue le cadavre». Un amateur négocie une sculpture. On s'apprête à lui faire un rabais, lorsque Chomo surprend la conversation: «Nom de Dieu, Camion, tu fais le marchand de fromages? Foutez-moi le camp, Monsieur!» Tout comme il vire une Rothschild, mécène de la galerie, qui voulait lui acheter cinquante dessins.

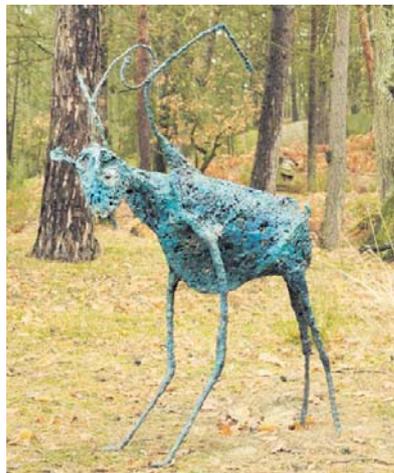
Pourtant, Roger Chomeaux était né pauvre. A Berlaimont (Nord), petit village au bord de la Sambre où son père vendait des tissus. Le même braconnier et, comme il n'est pas bon élève (ce qui lui a valu, à l'École des beaux-arts de la région, l'été, dans une marbrerie, il taille des pierres tombales. Puis monte à Paris, toujours aux Beaux-Arts, où il rafle tous les premiers prix de sculpture. Voilà de quoi nuancer l'idée d'un tenant de l'art brut. Quoique: «J'ai mis quarante ans à me décrocher des académies...», disait-il. En attendant, il se marie, avec Germaine Amélie, caissière, et originaire de Tulle, qui bientôt crée une maison de vente de laine. Chomeaux conseille la clientèle.

Mobilisé en 1940, il est fait prisonnier et reste deux ans dans un stalag de Pologne. Il en rapporte des dessins extraordinaires d'humanité, heureusement conservés, mais jamais montrés. Puis, ses démarches dans les galeries parisiennes ne donnant rien, et lui-même ne faisant pas grand-chose pour s'y pousser, il s'installe dans le terrain qu'a acquis son épouse, au fond de la forêt. Il y vivra, moins ermite qu'anarchiste génial, et développant une œuvre et une manière d'être à nulle autre pareille. ■

Harry Bellet



A gauche, Christ de l'église de Milly-la-Forêt (Essonne). A droite, sculptures zoomorphes réalisées par Chomo en grillage de cage à poules ou en béton cellulaire, dans leur cadre original de la forêt de Fontainebleau, devant les ruches où l'artiste apiculteur récoltait son miel. DR



A la Halle Saint-Pierre, la restitution partielle d'un univers exceptionnel

Art

SI BELLE et instructive soit-elle, l'exposition «Chomo, le débarquement spirituel» à la Halle Saint-Pierre, c'est du Chomo en boîte. Il y manque les abeilles et l'odeur de l'humus. Pourtant, elle est installée avec soin et, grâce à quelques grandes photographies qui tentent de restituer l'atmosphère du «village d'art pré-ludien», on pénètre doucement dans cet univers exceptionnel. Il y a, d'abord, le sculpteur. Deux grands totems suffiraient seuls à en témoigner: des «gardiens» qui auraient pu être façonnés par un chaman passionné et possédés d'une tribu d'Océanie. Mais, dans un autre registre, il y a aussi l'Abbé, de 1979, avec ses bétyles rondes, digne du Musée national d'art moderne. Dans

d'autres cas, on pense parfois à Joan Miró, mais un Miró retourné à l'état sauvage. Les tableaux, même si Chomo y tenait beaucoup, sont parfois moins convaincants, trop systématiques à l'œil d'aujourd'hui. Sans doute parce que, «naturaliste» en diable, il aimait à s'inspirer des formes régulières que le Bon Dieu se plaît à disposer, mettons, sur des ailes de papillon. Le Bon Dieu, parlons-en. Chomo l'athée, quoique sculptant son «abbé», a aussi réalisé un Christ. Depuis 1991, il est offert à la dévotion des fidèles de l'Église de Milly-la-Forêt (Essonne). Mais il y a aussi des fragments de poèmes, et une salle à ne pas rater, consacrée à Chomo cinéaste (avec Clovis Prévost et Jean-Pierre Nadau), qui fait allusion à une autre facette du personnage, Chomo musicien. Il fut

en effet l'un des premiers, et probablement l'unique en forêt de Fontainebleau, à posséder un synthétiseur. «Moi, ce qui me tient debout, c'est le son. C'est la musique qui m'aide à grimper l'échelle...», confiait-il à son amie l'artiste Josette Rasle, qui décrit un équipement électroacoustique très sophistiqué perdu au milieu des bois.

Classifier l'inclassable

Des bois aujourd'hui désertés. A la fin du mois de novembre, pendant une semaine, deux commissaires-priseurs, Aymeric et Philippe Rouillac, avec dix collaborateurs, sont venus dans le froid et la boue inventer les lieux. «Catalogue précis, inventaire photographique: 850 numéros pour près de 1 000 œuvres et 3 600 photos – enlèvement dans

deux semi-remorques pour plus de 60 m³ et sécurisation dans un lieu sec...», précise Maître Rouillac. Il ne s'agit pas de jeter Chomo à l'enca, mais bien de protéger son œuvre, qui n'était jusque-là abritée des malandrins que par un grillage à poules. Les bâtiments, eux, sont toujours là. Quel est leur avenir? Les héritiers peuvent les entretenir, mais n'ont pas les moyens de les ouvrir à la visite, contrairement à leur désir. Pourtant, depuis 2000, comme l'explique Marielle Magliozzi dans son livre *L'Art brut, architectures marginales* (L'Harmattan), un dossier est déposé pour un classement aux Monuments historiques. Dossier rejeté, en dépit d'un rapport favorable, parce qu'il manquait précisément un inventaire tel qu'il vient d'être réalisé et que, les

œuvres de Chomo n'ayant jamais fait l'objet d'un commerce, elles n'avaient pas de cote. Maître Rouillac en dispersera donc quelques rares exemplaires aux enchères en juin 2010, à Chevigny, pour enfin classer l'inclassable.

Restera aux autorités leur part de responsabilité: elles auraient tout intérêt à mettre en valeur un tel endroit, et pourquoi pas, à en coupler la visite avec un autre monument local, *Le Cyclop*, réalisé non loin de là par Niki de Saint Phalle et Jean Tinguely. ■

Ha. B.

«Chomo, le débarquement spirituel», Halle Saint-Pierre, 2, rue Ronsard, Paris-18^e. M^e Anvers. Tél.: 01-42-58-72-89. De 10 heures à 18 heures. Jusqu'au 7 mars 2010. Catalogue, 64 p., 25 €.